

vous ont dit que vous pouviez remiser là? pourquoi que vous n'allez pas chez Grain de Sel?

— Je ne connais pas Grain de Sel.

— Le propriétaire du Champ Guillot, quoi! c'est clos de palissades fermées la nuit; vous n'auriez rien à craindre, on sait que Grain de Sel aurait vite fichu un coup de fusil à ceux qui voudraient entrer la nuit.

— C'est cher?

— L'hiver, oui, quand tout le monde rapplique à Paris, mais en ce moment je suis sûr qu'il ne vous ferait pas payer plus de quarante sous la semaine, et votre âne trouverait sa nourriture dans le clos, surtout s'il aime les chardons.

— Je crois bien qu'il les aime!

— Il sera à son affaire; et puis Grain de Sel n'est pas un mauvais homme.

— C'est son nom, Grain de Sel?

— On l'appelle comme ça parce qu'il a toujours soif. C'est un ancien biffin qui a gagné gros dans le chiffon, qu'il n'a quitté que quand il s'est fait écraser un bras, parce qu'un seul bras n'est pas commode pour courir les poubelles; alors il s'est mis à louer son terrain, l'hiver pour remiser les roulottes, l'été à qui il trouve; avec ça, il a d'autres commerces: il vend des petits chiens de lait.

— C'est loin d'ici le Champ Guillot?

— Non, à Charonne; mais je parie que vous ne connaissez seulement pas Charonne?

— Je ne suis jamais venue à Paris.

— Eh bien, c'est là.

Il étendit le bras devant lui dans la direction du nord.

— Une fois que vous avez passé la barrière, vous tournez tout de suite à droite et vous suivez le boulevard le long des fortifications, pendant une petite demi-heure; quand vous avez traversé le cours de Vincennes, qui est une large avenue, vous prenez sur la gauche et vous demandez; tout le monde connaît le Champ Guillot.

matelas, enveloppée d'un mauvais fichu de laine qui avait dû être autrefois une étoffe de prix, mais qui maintenant n'était plus qu'une guenille, usée, décolorée.

— Tu as faim, toi ? demanda la mère.

— Je crois bien, il y a longtemps.

— Pourquoi n'as-tu pas mangé un morceau de pain ?

— J'en ai mangé deux, mais j'ai encore une belle faim : tu vas voir ; si ça met en appétit de regarder manger les autres, la platée sera trop petite.

La mère avait porté une fourchette de riz à sa bouche, mais elle la tourna et retourna longuement sans pouvoir l'avaler.

— Ça ne passe pas très bien, dit-elle en réponse au regard de sa fille.

— Il faut te forcer ; la seconde bouchée passera mieux, la troisième mieux encore.

Mais elle n'alla pas jusque-là, et après la seconde elle reposa sa fourchette sur son assiette :

— Le cœur me tourne, il vaut mieux ne pas persister.

— Oh ! maman !

— Ne t'inquiète pas, ma chérie, ce n'est rien ; on vit très bien sans manger quand on n'a pas d'efforts à faire ; avec le repos l'appétit reviendra.

Elle défit son fichu et s'allongea sur son matelas, haletante, mais si faible qu'elle fût, elle ne perdit pas la pensée de sa fille, et en la voyant les yeux gonflés de larmes, elle s'efforça de la distraire.

— Ton riz est très bon, mange-le ; puisque tu travailles, tu dois te soutenir ; il faut que tu sois forte pour me soigner ; mange, ma chérie, mange.

— Oui, maman, je mange ; tu vois, je mange.

A la vérité, elle devait faire effort pour avaler, mais peu à peu, sous l'impression des douces paroles de sa mère, sa gorge se desserra, et elle se mit à manger réellement ; alors l'écuelle de riz disparut vite, tandis que sa mère la regardait avec un tendre et triste sourire.

III

LA nuit de la malade fut mauvaise ; plusieurs fois, Perrine couchée près d'elle, tout habillée sur la planche avec un fichu roulé qui lui servait d'oreiller, dut se lever pour lui donner de l'eau qu'elle allait chercher au puits, afin de l'avoir plus fraîche : elle étouffait et souffrait de la chaleur. Au contraire, à l'aube, le froid du matin, toujours vif sous le climat de Paris, la fit grelotter, et Perrine dut l'envelopper dans son fichu, la seule couverture un peu chaude qui leur restât.

Malgré son désir d'aller chercher le médecin aussitôt que possible, elle dut attendre que Grain de Sel fût levé, car à qui demander le nom et l'adresse d'un bon médecin, si ce n'était à lui ?

Bien sûr qu'il connaissait un bon médecin, et un fameux qui faisait ses visites en voiture, non à pied, comme les médecins de rien du tout : M. Cendrier, rue Riblette, près de l'église ; pour trouver la rue Riblette, il n'y avait qu'à suivre le chemin de fer jusqu'à la gare. .

Champ Guillot avec un parapluie rouge et une grosse canne dans laquelle elle le plantait aux carrefours des rues ou aux bouts des ponts, pour chanter et vendre à l'abri le répertoire de ses chansons. Quant au bonhomme au tablier, c'était, lui apprit la Marquise, un démolisseur de vieilles chaussures, et du matin au soir, il travaillait muet comme un poisson, ce qui lui avait valu le nom de Père la Carpe, sous lequel on le connaissait ; mais pour ne pas parler, il n'en faisait pas moins un tapage assourdissant avec son marteau.

Au coucher du soleil, son emménagement fut achevé, et elle put alors amener sa mère qui, en apercevant les fleurs, eut un moment de douce surprise.

— Comme tu es bonne pour ta maman, chère fille ! dit-elle.

— Mais c'est pour moi que je suis bonne, ça me rend si heureuse de te faire plaisir !

Avant la nuit, il fallut mettre les fleurs dehors, et alors l'odeur de la vieille maison se fit sentir terriblement, mais sans que la malade osât s'en plaindre ; à quoi cela eût-il servi, puisqu'elles ne pouvaient pas quitter le Champ Guillot pour aller autre part !

Son sommeil fut mauvais, fiévreux, troublé, agité, halluciné, et quand le médecin vint le lendemain matin, il la trouva plus mal, ce qui lui fit changer le traitement et obligea Perrine à retourner chez le pharmacien, qui cette fois lui demanda cinq francs. Elle ne broncha pas et paya bravement ; mais en revenant elle ne respirait plus. Si les dépenses continuaient ainsi, comment gagnerait-elles le mercredi qui leur mettrait aux mains le produit de la vente du pauvre Palikare ? Si le lendemain le médecin prescrivait une nouvelle ordonnance coûtant cinq francs ou plus, où trouverait-elle cette somme ?

Au temps où avec ses parents elle parcourait les montagnes, ils avaient plus d'une fois été exposés à la famine,

— C'est un malin, dit-il. Comme il a deviné qu'on va le vendre, il fait toutes ces grimaces pour ne pas quitter ses maîtres.

— Êtes-vous sûr de ça, Grain de Sel? demanda la voix qui avait fait l'observation.

— Tiens, qui est-ce qui sait mon nom ici?

— Vous ne reconnaissez pas La Rouquerie?

— C'est ma foi vrai!

Et ils se donnèrent la main.

— C'est à vous, l'âne?

— Non, c'est à cette petite.

— Vous le connaissez?

— Nous avons bu plus d'un verre ensemble. Si vous avez besoin d'un bon âne, je vous le recommande.

— J'en ai besoin... sans en avoir besoin.

— Alors allons prendre quelque chose. Ce n'est pas la peine de payer un droit là-dedans.

— D'autant mieux qu'il paraît décidé à ne pas entrer.

— Je vous dis que c'est un malin.

— Si je l'achète, ce n'est pas pour faire des malices ni pour boire des verres, mais pour travailler.

— Dur à la peine : il vient de Grèce sans s'arrêter.

— De Grèce!...

Grain de Sel avait fait un signe à Perrine, qui les suivait, n'entendant que quelques mots de leur conversation, et, docile, maintenant qu'il n'avait plus à entrer dans le marché, Palikare venait derrière elle sans même qu'elle eût à tirer sur le licol.

Qu'était cet acquéreur? Un homme? Une femme? Par la démarche et le visage non barbu, une femme de cinquante ans environ. Par le costume composé d'une blouse et d'un pantalon, d'un chapeau en cuir comme ceux des cochers d'omnibus, et aussi par une courte pipe noire qui ne quittait pas sa bouche, un homme. Mais c'était son air qui était intéressant pour les inquiétudes de Perrine, et il n'avait rien de dur ni de méchant.

meure avec cette pensée, et l'espérance de vivre à jamais dans ton cœur.

Cela fut dit avec l'exaltation d'une prière qu'elle jetait vers le ciel ; puis aussitôt, comme si elle s'était épuisée dans cet effort, elle retomba sur son matelas, à bout, inerte, mais non syncopée cependant, ainsi que le prouvait sa respiration pantelante.

Perrine attendit quelques instants, puis, voyant que sa mère restait dans cet état, elle sortit. A peine fut-elle dans l'enclos qu'elle éclata en sanglots et se laissa tomber sur l'herbe : le cœur, la tête, les jambes lui manquaient pour s'être trop longtemps contenue.

Pendant quelques minutes elle resta là brisée, suffoquée, puis, comme malgré son anéantissement la conscience persistait en elle qu'elle ne devait pas laisser sa mère seule, elle se leva pour tâcher de se calmer un peu, au moins à la surface, en arrêtant ses larmes et ses spasmes de désespoir.

Et par le clos qui s'emplissait d'ombres, elle allait sans savoir où, droit devant elle ou tournant sur elle-même, ne contenant ses sanglots que pour les laisser éclater plus violents.

Comme elle passait ainsi devant le wagon pour la dixième fois peut-être, le marchand de sucre, qui l'avait observée, sortit de chez lui, deux bâtons de guimauve à la main, et s'approchant d'elle :

— Tu as du chagrin, ma fille, dit-il d'une voix apitoyée.

— Oh ! monsieur...

— Eh bien, tiens, prends ça — il tendit ses bâtons de sucre — les douceurs c'est bon pour la peine.

elle pendant cinq ou six jours? Le moment présent n'était rien, mais que serait le lendemain, le surlendemain?

Cependant si grave que fût la question, elle ne voulut pas la laisser l'envahir et l'abattre; au contraire, il fallait se secouer, se raidir, en se disant que, puisqu'elle avait trouvé une si bonne chambre quand elle admettait qu'elle n'aurait pas mieux que le grand chemin pour se coucher, ou un tronc d'arbre pour s'adosser, elle trouverait bien aussi le lendemain quelque chose à manger. Quoi? Elle ne l'imaginait pas. Mais cette ignorance présente ne devait pas l'empêcher de s'endormir dans l'espérance.

Elle s'était allongée sur la paille, la botte de roseaux sous sa tête, ayant en face d'elle, par une des ouvertures de la cabane, les feux du four à briques qui, dans la nuit, voltigeaient en lueurs fantastiques, et le bien-être du repos, au milieu d'une tranquillité qui ne devait pas être troublée, l'emportait sur les tiraillements de son estomac.

Elle ferma les yeux et avant de s'endormir, comme tous les soirs depuis la mort de son père, elle évoqua son image; mais ce soir-là à l'image du père se joignit celle de la maman qu'elle venait de conduire au cimetière en ce jour terrible, et ce fut en les voyant l'un et l'autre penchés sur elle pour l'embrasser, comme toujours ils le faisaient vivants, que, dans un sanglot, brisée par la fatigue et plus encore par les émotions, elle trouva le sommeil.

Si lourde que fût cette fatigue, elle ne dormit pas cependant solidement; de temps en temps le roulement d'une voiture sur le pavé l'éveillait, ou le passage d'un train, ou quelque bruit mystérieux qui, dans le silence et le recueillement de la nuit, lui faisait battre le cœur, mais aussitôt elle se rendormait. A un certain moment, elle crut qu'une voiture venait de s'arrêter près d'elle sur la route, et cette fois elle écouta. Elle ne s'était pas

trompée, elle entendit un murmure de voix étouffées, mêlé à un bruit de chutes légères. Vivement elle s'agenouilla pour regarder par un des trous percés dans la cabane ; une voiture était bien arrêtée au bout du champ, et il lui sembla, autant qu'elle pouvait juger à la pâle clarté des étoiles, qu'une ombre, homme ou femme, en jetait des paniers que deux autres ombres prenaient et portaient dans la pièce à côté, celle à Monneau. Que signifiait cela à pareille heure ?

Avant qu'elle eût trouvé une réponse à cette question, la voiture s'éloigna, et les deux ombres entrèrent dans le champ d'artichauts ; aussitôt elle entendit des petits coups secs et rapides comme si l'on coupait là quelque chose.

Alors elle comprit : c'étaient des voleurs, « des galvaudeux », qui « nettoyaient la pièce à Monneau » ; vivement ils coupaient les artichauts et les entassaient dans les paniers que la charrette avait apportés et que, sans doute, elle allait venir reprendre la récolte achevée, afin de ne pas rester sur la route pendant cette opération et d'appeler l'attention des passants s'il en survenait.

Mais au lieu de se dire, comme les paysans, « que c'était drôle », Perrine fut épouvantée, car instantanément elle comprit les dangers auxquels elle pouvait se trouver exposée.

Que feraient-ils d'elle s'ils la découvraient ? Souvent elle avait entendu raconter des histoires de voleurs et savait que c'est quand on les surprend ou les dérange qu'ils tuent ceux qui porteraient un témoignage contre eux.

Il est vrai qu'elle avait bien des chances pour n'être pas découverte par eux, puisque c'était parce qu'ils savaient certainement cette cabane abandonnée qu'ils volaient cette nuit-là les artichauts du champ Monneau ; mais si on les surprenait, si on les arrêtait, ne pouvait-elle pas être prise avec eux ; comment se défendrait-elle et prouverait-elle qu'elle n'était pas leur complice ?

si au jour levant un paysan la voyait sortir de cette pièce dépouillée, ou même s'il l'apercevait aux environs, il la soupçonnerait d'être de la compagnie des voleurs et l'arrêterait.

Elle se glissa donc hors de la cabane, et rampant comme les voleurs pour sortir du champ, l'oreille aux écoutes, l'œil aux aguets, elle arriva sans accident sur la grande route où elle reprit sa marche à pas pressés ; les étoiles qui criblaient le ciel sans nuages avaient pâli, et du côté de l'orient une faible lueur éclairait les profondeurs de la nuit, annonçant l'approche du jour.

où l'on a pensé au vagabond du chemin qui passe assoiffé ; on a son puits, ou celui du voisin, cela suffit.

Elle parvint ainsi aux dernières maisons, et alors elle n'osa pas revenir sur ses pas pour entrer dans une maison et demander un verre d'eau. Elle avait remarqué que les gens la regardaient déjà d'une façon peu encourageante à son premier passage, et il lui avait semblé que les chiens eux-mêmes montraient les dents à la déguenillée inquiétante qu'elle était ; ne l'arrêterait-on pas quand on la verrait passer une seconde fois devant les maisons ? Elle aurait un sac sur le dos, elle vendrait quelque chose, qu'on la laisserait circuler ; mais, comme elle allait les bras ballants, elle devait être une voleuse qui cherche un bon coup pour elle ou pour sa troupe.

Il fallait marcher.

Cependant par cette chaleur, dans ce brasier, sur cette route blanche, sans arbres, où le vent brûlant soulevait, à chaque instant, des tourbillons de poussière qui l'enveloppaient, la soif lui devenait de plus en plus pénible ; depuis longtemps, elle n'avait plus de salive ; sa langue sèche la gênait, comme si elle eût été un corps étranger dans sa bouche ; il lui semblait que son palais se durcissait, semblable à de la corne qui se recroquevillerait, et cette sensation insupportable la forçait, pour ne pas étouffer, à rester les lèvres entr'ouvertes, ce qui rendait sa langue plus sèche encore et son palais plus dur.

A bout de forces, elle eut l'idée de se mettre, dans la bouche, des petits cailloux, les plus polis qu'elle put trouver sur la route, et ils rendirent un peu d'humidité à sa langue qui s'assouplit ; sa salive devint moins visqueuse.

Le courage lui revint, et aussi l'espérance. La France, elle le savait par les pays qu'elle avait traversés depuis la frontière, n'est pas un désert sans eau ; en persévérant, elle finirait bien par trouver quelque rivière, une mare, une fontaine. Et puis, bien que la chaleur fût toujours

le moment de profiter de l'occasion qui lui avait manqué par cette pluie persistante, personne ne la dérangerait.

La poche de sa jupe contenait, en plus de sa carte et de l'acte de mariage de sa mère, un petit paquet serré dans un chiffon, composé d'un morceau de savon, d'un peignoir court, d'un dé et d'une pelote de fil avec deux aiguilles piquées dedans. Elle le développa et, après avoir ôté sa veste, ses souliers et ses bas, penchée au-dessus de la rigole qui coulait claire, elle se savonna le visage, les épaules et les pieds. Pour s'essuyer, elle n'avait que le chiffon qui enveloppait son paquet, et il n'était guère grand ni épais, mais encore valait-il mieux que rien.

Cette toilette la délassa presque autant que son bon sommeil, et alors elle se peigna lentement en nattant ses cheveux en deux grosses tresses blondes qu'elle laissa pendre sur ses épaules. N'était la faim qui recommençait à tirailler son estomac, et aussi quelques morsures de ses souliers qui, à certains endroits, lui avaient mis les pieds à vif, elle eût été tout à fait à l'aise : l'esprit calme, le corps dispos.

Contre la faim, elle ne pouvait rien, car, si cette cabane était un abri, elle n'offrirait jamais la moindre nourriture. Mais, pour les écorchures de ses pieds, elle pensa que si elle bouchait les trous que les frottements de la marche avaient faits dans ses bas, elle souffrirait moins de la dureté de ses souliers, et, tout de suite, elle se mit à l'ouvrage. Il fut long autant que difficile, car c'était du coton qu'il lui aurait fallu pour un reprisage à peu près complet, et elle n'avait que du fil.

Ce travail avait encore cela de bon, qu'en l'occupant, il l'empêchait de penser à la faim, mais il ne pouvait pas durer toujours. Quand il fut achevé, la pluie continuait à tomber plus ou moins serrée, et l'estomac continuait aussi ses réclamations de plus en plus exigeantes.

Puisqu'il semblait bien maintenant qu'elle ne pourrait quitter son abri que le lendemain, et comme, d'autre part,

Elle arriva ainsi dans une forêt à travers laquelle la route droite s'enfonçait à perte de vue, et la chaleur, déjà lourde et brûlante dans la plaine, s'y trouva étouffante. Un soleil de feu, pas un souffle d'air, et des sous-bois, comme des bas-côtés du chemin, montaient des bouffées de vapeur humide qui la suffoquaient.

Elle ne tarda pas à se sentir épuisée, et, baignée de sueur, le cœur défaillant, elle se laissa tomber sur l'herbe, incapable de mouvement comme de pensée.

A ce moment, une charrette qui venait derrière elle passa.

— Fait-y donc chaud, dit le paysan qui la conduisait, assis sur un des limons, faut mourir.

Dans son hallucination, elle prit cette parole pour la confirmation d'une condamnation portée contre elle.

C'était donc vrai qu'elle devait mourir. Elle se l'était déjà dit plus d'une fois, et voilà que ce messager de la mort le lui répétait.

Eh bien ! elle mourrait ; il n'y avait à se révolter ni à lutter plus longtemps ; elle le voudrait, qu'elle ne le pourrait plus ; son père était mort, sa mère était morte, maintenant c'était son tour.

Et, de ces idées qui traversaient sa tête vide, la plus cruelle était de penser qu'elle eût été moins malheureuse de mourir avec eux, plutôt que dans ce fossé, comme une pauvre bête.

Alors, elle voulut faire un dernier effort, entrer sous bois et y choisir une place où elle se coucherait pour son dernier sommeil, à l'abri des regards curieux. Un chemin de traverse s'ouvrait à une courte distance, elle le prit et, à une cinquantaine de mètres de la route, elle trouva une petite clairière herbée, dont la lisière était fleurie de belles digitales violettes. Elle s'assit à l'ombre d'une cépée de châtaignier, et, s'allongeant, elle posa sa tête sur son bras, comme elle faisait, chaque soir, pour s'endormir.

— C'est curieux que le coup de chaleur qui devait te tuer te sauve précisément, car sans lui je ne me serais pas arrêtée dans ce bois pour laisser reposer Palikare, et il ne t'aurait pas trouvée. Maintenant, qu'est-ce que tu veux faire ?

— Continuer mon chemin.

— Et demain comment mangeras-tu ? Il faut avoir ton âge pour aller comme ça à l'aventure.

— Que voulez-vous que je fasse ?

La Rouquerie tira deux ou trois bouffées de sa pipe, gravement, en réfléchissant, puis elle répondit :

— Voilà. Je vas jusqu'à Creil, pas plus loin, en achetant mes marchandises dans les villages et les villes qui se trouvent sur ma route ou à peu près : Chantilly, Senlis ; tu viendras avec moi, crie un peu, si tu en as la force : « Peaux de lapin, chiffons, ferrailles à vendre ! »

Perrine fit ce qui lui était demandé.

— Bon, la voix est claire ; comme j'ai mal à la gorge, tu crieras pour moi et gagneras ton pain. A Creil, je connais un coquetier qui va jusqu'aux environs d'Amiens pour ramasser des œufs, je lui demanderai de t'emmener avec lui dans sa voiture. Quand tu seras près d'Amiens, tu prendras le chemin de fer pour aller jusqu'au pays de tes parents.

— Avec quoi ?

— Avec cent sous que je t'avancerai en remplacement de la pièce que la boulangère t'a volée et que je me ferai rendre, tu peux en être sûre.

— Soyez sûre que je garderai votre souveur dans mon cœur.

La Rouquerie ne se fâcha pas de ce refus au point de ne pas arranger avec son ami le coquetier le voyage en voiture jusqu'aux environs d'Amiens, et pendant toute une journée Perrine eut la satisfaction de rouler au trot de deux bons chevaux, couchée dans la paille, sous une bâche, au lieu de peiner à pied sur cette longue route, que la comparaison de son bien-être présent avec les fatigues passées lui faisait paraître plus longue encore. A Essentaux, elle coucha dans une grange, et le lendemain, qui était un dimanche, elle donna au guichet de la gare d'Ailly sa pièce de cent sous qui, cette fois, ne fut ni refusée ni confisquée, et sur laquelle on lui rendit deux francs soixante-quinze, avec un billet pour Picquigny, où elle arriva à onze heures, par une matinée radieuse et chaude, mais d'une chaleur douce qui ne ressemblait pas plus à celle de la forêt de Chantilly, qu'elle ne ressemblait elle-même à la misérable qu'elle était à ce moment.

Pendant les quelques jours qu'elle avait passés avec La Rouquerie, elle avait pu reprendre et rapiécer sa jupe et sa veste, se tailler un fichu dans des chiffons, laver son linge, cirer ses souliers ; à Ailly, en attendant le départ du train, elle avait fait, dans le courant de la rivière, une toilette minutieuse, et, maintenant, elle débarquait propre, fraîche et dispose.

Mais ce qui, mieux que la propreté, mieux même que les cinquante-cinq sous qui sonnaient dans sa poche, la relevait, c'était un sentiment de confiance qui lui venait de ses épreuves passées. Puisqu'en ne s'abandonnant pas et en persévérant jusqu'au bout, elle en avait triomphé, n'avait-elle pas le droit d'espérer et de croire qu'elle triompherait maintenant des difficultés qui lui restaient à vaincre ? Si le plus dur n'était pas accompli, au moins y avait-il quelque chose de fait, et précisément le plus pénible, le plus dangereux.

— Tiens, vous ne connaissez pas les canetières, les épouloirs, quoi ! d'où que vous venez donc ?

— De Paris.

— A Paris ils ne connaissent pas les canetières, c'est drôle. Enfin, c'est des machines à préparer le fil pour les navettes.

— On gagne de bonnes journées ?

— Dix sous.

— C'est difficile ?

— Pas trop ; mais il faut avoir l'œil et ne pas perdre son temps. C'est-y que vous voudriez être embauchée ?

— Oui ; si l'on voulait de moi.

— Bien sûr qu'on voudra de vous ; on prend tout le monde ; sans ça ousqu'on trouverait les sept mille ouvriers qui travaillent dans les ateliers ; vous n'aurez qu'à vous présenter demain matin, à six heures, à la grille des shèdes. Mais assez causé au repos, il ne faut pas que je sois en retard.

Elle prit l'anse du panier d'un côté, Perrine la prit de l'autre et elles se mirent en marche d'un même pas, au milieu du chemin.

L'occasion qui s'offrait à Perrine d'apprendre ce qu'elle avait intérêt à savoir était trop favorable pour qu'elle ne la saisit pas ; mais comme elle ne pouvait pas interroger franchement cette jeune fille, il fallait que ses questions fussent adroites et que tout en ayant l'air de bavarder au hasard, elle ne demandât rien qui n'eût un but assez bien enveloppé pour qu'on ne pût pas le deviner.

— Est-ce que vous êtes née à Maraucourt ?

— Bien sûr que j'en suis native, et ma mère l'était aussi ? mon père était de Picquigny.

— Vous les avez perdus ?

— Oui, je vis avec ma grand'mère qui tient un débit et une épicerie : M^{me} Françoise.

— Ah ! M^{me} Françoise !

— Vous la connaissez-t'y ?



— Comment! il ne me connaît pas; il est mon par-
rain!

— Il a demandé: « Où est Rosalie? » quand vous étiez
près de lui.

— Dame, puisqu'il n'y voit pas.

— Il n'y voit pas?

— Vous ne savez pas qu'il est aveugle?

— Aveugle!

Tout bas elle répéta le mot deux ou trois fois.

— Il y a longtemps qu'il est aveugle? dit-elle.

— Il y a longtemps que sa vue faiblissait, mais on n'y
faisait pas attention, on pensait que c'était le chagrin de
l'absence de son fils. Sa santé, qui avait été bonne, devint
mauvaise; il eut des fluxions de poitrine, et il resta avec
la toux; et puis, un jour il ne vit plus ni pour lire ni
pour se conduire. Pensez quelle inquiétude dans le pays,
s'il était obligé de vendre ou d'abandonner les usines.
Ah bien! oui, il n'a rien abandonné du tout et a continué
de travailler comme s'il avait ses bons yeux. Ceux qui
avaient compté sur sa maladie pour faire les maîtres ont
été remis à leur place — elle baissa la voix — les neveux
et M. Talouel, le directeur.

Zénobie, sur le seuil, cria :

— Rosalie, vas-tu venir, fichue calcuse?

— Je finis d'manger.

— Y a du monde à servir.

— Il faut que je vous quitte.

— Ne vous gênez pas pour moi.

— A ce soir.

Et d'un pas lent, à regret, elle se dirigea vers la maison.

s'allonger librement sur la mousse, ayant devant elle la vallée et tout le village qui en occupait le centre. Quoiqu'elle le connût bien par ce que son père lui en avait raconté, elle s'était un peu perdue dans le dédale des rues tournantes; mais maintenant qu'elle le dominait, elle le retrouvait tel qu'elle se le représentait en le décrivant à sa mère pendant leurs longues routes, et aussi tel qu'elle le voyait dans les hallucinations de la faim comme une terre promise, en se demandant désespérément si elle pourrait jamais l'atteindre.

Et voilà qu'elle y était arrivée; qu'elle l'avait étalé devant ses yeux; que du doigt elle pouvait mettre chaque rue, chaque maison à sa place précise.

Quelle joie! c'était vrai. C'était vrai, ce Maraucourt dont elle avait tant de fois prononcé le nom comme une obsession, et que depuis son entrée en France elle avait cherché sur les bâches des voitures qui passaient ou celles des wagons arrêtés dans les gares, comme si elle avait besoin de le voir pour y croire; ce n'était plus le pays du rêve, extravagant, vague ou insaisissable, mais celui de la réalité.

Droit devant elle, de l'autre côté du village, sur la pente opposée à celle où elle était assise, se dressaient des bâtiments de l'usine, et à la couleur de leurs toits elle pouvait suivre l'histoire de leur développement comme si un habitant du pays la lui racontait.

Au centre et au bord de la rivière, une vieille construction en briques et en tuiles noircies, que flanquait une haute et grêle cheminée rongée par le vent de mer, les pluies et la fumée, était l'ancienne filature de lin, longtemps abandonnée, que trente-cinq ans auparavant le petit fabricant de toiles, Vulfran Paindavoine, avait louée pour s'y ruiner, disaient les fortes têtes de la contrée, pleines de mépris pour sa folie. Mais au lieu de la ruine, la fortune était arrivée petite d'abord, sou à sou, bientôt millions à millions. Rapidement autour de cette mère

sur ses joues mouillées et lui soufflait ses dernières paroles : « Je te vois heureuse. »

Et pourquoi non ? Pourquoi sa mère ne serait-elle pas près d'elle, en ce moment, penchée sur elle comme son ange gardien ?

Alors l'idée lui vint de s'entretenir avec elle et de lui demander de répéter le pronostic qu'elle lui avait fait à Paris. Mais quel que fût son état d'exaltation, elle n'imagina pas qu'elle pouvait lui parler comme à une vivante, avec nos mots ordinaires, pas plus qu'elle n'imagina que sa mère pouvait répondre avec ces mêmes mots, puisque les ombres ne parlent pas comme les vivants, bien qu'elles parlent, cela est certain, pour qui sait comprendre leur mystérieux langage.

Assez longtemps elle resta absorbée dans sa recherche, penchée sur cet insondable inconnu qui l'attirait en la troublant jusqu'à l'affoler ; puis machinalement ses yeux s'attachèrent sur un groupe de grandes marguerites qui dominaient de leurs larges corolles blanches l'herbe de la lisière dans laquelle elle était couchée, et alors, se levant vivement, elle alla en cueillir quelques-unes, qu'elle prit en fermant les yeux pour ne pas les choisir.

Cela fait, elle revint à sa place et s'assit avec un recueillement grave ; puis, d'une main que l'émotion rendait tremblante, elle commença à effeuiller une corolle :

— Je réussirai, un peu, beaucoup, tout à fait, pas du tout ; je réussirai, un peu, beaucoup, tout à fait, pas du tout.

Et ainsi de suite, scrupuleusement, jusqu'à ce qu'il ne restât plus que quelques pétales.

Combien ? Elle ne voulut pas les compter, car leur chiffre eût dit la réponse ; mais vivement, quoique son cœur fût terriblement serré, elle les effeuilla :

— Je réussirai... un peu... beaucoup... tout à fait.

En même temps un souffle tiède lui passa dans les cheveux et sur les lèvres : la réponse de sa mère, dans un baiser, le plus tendre qu'elle lui eût donné.

Alors son parti fut pris. Tout doucement elle décrocha ses vêtements, les passa lentement, sans bruit, et prenant ses souliers à la main, les pieds nus, elle se dirigea vers la porte, dont l'aube lui indiquait la direction. Fermée simplement par une clenche, cette porte s'ouvrit silencieusement et Perrine se trouva sur le palier, sans que personne se fût aperçu de sa sortie. Alors elle s'assit sur la première marche de l'escalier et, s'étant chaussée, descendit.

Ah ! le bon air, la délicieuse fraîcheur ! jamais elle n'avait respiré avec pareille béatitude ; et par la petite cour elle allait la bouche ouverte, les narines palpitantes, battant des bras, secouant la tête. Le bruit de ses pas éveilla un chien du voisinage qui se mit à aboyer, et aussitôt d'autres chiens lui répondirent furieux.

Mais que lui importait : elle n'était plus la vagabonde contre laquelle les chiens avaient toutes les libertés, et puisqu'il lui plaisait de quitter son lit, elle en avait bien le droit sans doute — un droit payé de son argent.

Comme la cour était trop petite pour son besoin de mouvement, elle sortit dans la rue par la barrière ouverte, et se mit à marcher au hasard, droit devant elle, sans se demander où elle allait. L'ombre de la nuit emplissait encore le chemin, mais au-dessus de sa tête elle voyait l'aube blanchir déjà la cime des arbres et le faite des maisons ; dans quelques instants il ferait jour. A ce moment une sonnerie éclata au milieu du profond silence : c'était l'horloge de l'usine qui, en frappant trois coups, lui disait qu'elle avait encore trois heures avant l'entrée aux ateliers.

Qu'allait-elle faire de ce temps ? Ne voulant pas se fatiguer avant de se mettre au travail, elle ne pouvait pas marcher jusqu'à ce moment, et dès lors le mieux était qu'elle s'assit quelque part où elle pourrait attendre.

De minute en minute, le ciel s'était éclairci, et les choses autour d'elle avaient pris, sous la lumière rasante

Les mains toujours dans les poches de son veston, Talouel lui présenta aussi son respect, et ce fut seulement quand il eut disparu qu'il se tourna vers Rosalie.

— Qu'est-ce qu'elle sait faire ta camarade?

Perrine répondit elle-même à cette question :

— Je n'ai pas encore travaillé dans les usines, dit-elle d'une voix qu'elle s'efforça d'affermir.

Talouel l'enveloppa d'un rapide coup d'œil, puis s'adressant à Rosalie :

— Dis de ma part à Oneux de la mettre aux wagonnets, et ouste ! plus vite que ça.

— Qu'est-ce que c'est que les wagonnets ? demanda Perrine en suivant Rosalie à travers les vastes cours qui séparaient les ateliers les uns des autres. Serait-elle en état d'accomplir ce travail, en aurait-elle la force, l'intelligence ? Fallait-il un apprentissage ? Toutes questions terribles pour elle, et qui l'angoissaient d'autant plus maintenant qu'elle se voyait admise dans l'usine ; elle sentait qu'il dépendait d'elle de s'y maintenir.

— N'ayez donc pas peur, répondit Rosalie qui avait compris son émotion ; rien n'est plus facile.

Perrine devina le sens de ces paroles plutôt qu'elle ne les entendit ; car, depuis quelques instants déjà, les machines, les métiers s'étaient mis en marche dans l'usine, morte lorsqu'elle y était entrée, et maintenant un formidable mugissement, dans lequel se confondaient mille bruits divers, emplissait les cours ; aux ateliers, les métiers à tisser battaient, les navettes couraient, les broches, les bobines tournaient, tandis que dehors les arbres de transmission, les roues, les courroies, les volants, ajoutaient le vertige des oreilles à celui des yeux.

— Voulez-vous parler plus fort ? dit Perrine, je ne vous entends pas.

— L'habitude vous viendra, cria Rosalie, je vous disais que ce n'est pas difficile ; il n'y a qu'à charger les ca-

Elle avait eu le temps de se remettre et de se rappeler celui qu'elle avait déjà donné :

- Aurélie, dit-elle.
- Aurélie qui ?
- C'est tout.
- Bon, viens avec moi.

Il la conduisit devant un wagonnet garé dans un coin, et lui répéta les explications de Rosalie, s'arrêtant à chaque mot pour crier :

- Comprends-tu ?

A quoi, elle répondait d'un signe de tête affirmatif,

Et de fait son travail était si simple qu'il eût fallu qu'elle fût stupide pour ne pas pouvoir s'en acquitter ; et, comme elle y apportait toute son attention, tout son bon vouloir, le père la Quille, jusqu'à la sortie, ne cria pas plus d'une douzaine de fois après elle, et encore plutôt pour l'avertir que pour la gronder ;

- Ne t'amuse pas en chemin.

S'amuser, elle n'y pensait pas ; mais au moins, tout en poussant son wagonnet d'un bon pas régulier, sans s'arrêter, pouvait-elle regarder ce qui se passait dans les différents quartiers qu'elle traversait, et voir ce qui lui avait échappé pendant qu'elle écoutait les explications de Rosalie ? Un coup d'épaule pour mettre son charriot en marche, un coup de reins pour le retenir lorsque se présentait un encombrement, et c'était tout ; ses yeux, comme ses idées, avaient pleine liberté de courir comme elle voulait.

A la sortie, tandis que chacun se hâtait pour rentrer chez soi, elle alla chez le boulanger et se fit couper une demi-livre de pain qu'elle mangea en flânant par les rues et en humant la bonne odeur de soupe qui sortait des portes ouvertes devant lesquelles elle passait, lentement quand c'était une soupe qu'elle aimait, plus vite quand c'en était une qui la laissait indifférente. Pour sa faim,

connue, même dans ses plus dures journées de marche, avait pesé sur elle.

— Ne lambine donc pas comme ça ! criait la Quille.

Secouée par le coup de pilon qui accompagnait ce rappel, elle allongeait le pas comme un cheval sous un coup de fouet, mais pour ralentir aussitôt qu'elle se voyait hors de sa portée. Et maintenant tout à sa besogne, qui l'engourdisait, elle n'avait plus de curiosité et d'attention que pour compter les sonneries de l'horloge, les quarts, la demie, l'heure, se demandant quand la journée finirait et si elle pourrait aller jusqu'au bout.

Quand cette question l'angoissait, elle s'indignait et se dépitait de sa faiblesse. Ne pouvait-elle pas faire ce que faisaient les autres qui, n'étant ni plus âgées ni plus fortes qu'elle, s'acquittaient de leur travail sans paraître en souffrir ; et cependant elle se rendait bien compte que ce travail était plus dur que le sien, demandait plus d'application d'esprit, plus de dépense d'agilité. Que fût-elle devenue si, au lieu de la mettre aux wagonnets, on l'avait tout de suite employée aux canettes ? Elle ne se rassurait qu'en se disant que c'était l'habitude qui lui manquait, et qu'avec du courage, de la volonté, de la persévérance, cette accoutumance lui viendrait ; pour cela comme pour tout, il n'y avait qu'à vouloir, et elle voulait, elle voudrait. Qu'elle ne faiblît pas tout à fait ce premier jour, et le second serait moins pénible, moins le troisième que le second.

Elle raisonnait ainsi en poussant ou en chargeant son wagonnet, et aussi en regardant ses camarades travailler avec cette agilité qu'elle leur enviait, lorsque, tout à coup, elle vit Rosalie, qui rattachait un fil, tomber à côté de sa voisine : un grand cri éclata, en même temps tout s'arrêta ; et, au tapage des machines, aux ronflements, aux vibrations, aux trépidations du sol, des murs et du vitrage, succéda un silence de mort, coupé d'une plainte infantine.

était par cela même plus facile ; mais comment le creuser quand, pour tout outil, elle n'avait que son couteau ?

Elle réfléchissait tristement à ces impossibilités, quand ses yeux, errant vaguement sur l'étang et ses rives, rencontrèrent une touffe de roseaux qui les arrêta : les tiges de ces roseaux étaient vigoureuses, hautes, épaisses, et parmi celles poussées au printemps, il y en avait de l'année précédente, tombés dans l'eau, qui ne paraissaient pas encore pourries. Voyant cela, une idée s'éveilla dans son esprit : on ne se chausse pas qu'avec des souliers de cuir et des sabots de bois ; il y a aussi des espadrilles dont la semelle se fait en roseaux tressés et le dessus en toile. Pourquoi n'essayerait-elle pas de se tresser des semelles avec ces roseaux qui semblaient poussés là exprès pour qu'elle les employât, si elle en avait l'intelligence ?

Aussitôt elle sortit de son île, et, suivant la rive, elle arriva à la touffe de roseaux, où elle vit qu'elle n'avait qu'à prendre à brassée parmi les meilleures tiges, c'est-à-dire celles qui, déjà desséchées, étaient cependant flexibles encore et résistantes.

Elle en coupa rapidement une grosse botte qu'elle rapporta dans l'aumuche où aussitôt elle se mit à l'ouvrage.

Mais après avoir fait un bout de tresse d'un mètre de long à peu près, elle comprit que cette semelle, trop légère parce qu'elle était trop creuse, n'aurait aucune solidité, et qu'avant de tresser les roseaux, il fallait qu'ils subissent une préparation qui, en écrasant leurs fibres, les transformerait en grosse filasse.

Cela ne pouvait l'arrêter ni l'embarrasser : elle avait un billot pour battre dessus les roseaux ; il ne lui manquait qu'un maillot ou un marteau ; une pierre arrondie qu'elle alla choisir sur la route, lui en tint lieu ; et tout de suite elle commença à battre les roseaux, mais sans les mêler. L'ombre de la nuit la surprit dans son travail ;

lui donnait point, selon que c'était la grand'mère ou la tante qui lui répondaient, elle s'arrêtait, depuis que l'envie de la chemise la tenait, devant une petite boutique dont la montre se divisait en deux étalages, l'un de journaux, d'images, de chansons; l'autre de toile, de calicot, d'indienne, de mercerie. Se plaçant au milieu, elle avait l'air de regarder les journaux ou d'apprendre les chansons, mais en réalité elle admirait les étoffes. Comme elles étaient heureuses celles qui pouvaient franchir le seuil de cette boutique tentatrice et se faire couper autant de ces étoffes qu'elles voulaient! Pendant ses longues stations, elle avait vu souvent des ouvrières de l'usine entrer dans ce magasin, et en ressortir avec des paquets soigneusement enveloppés de papier, qu'elles serraient sur leur cœur, et elle s'était dit que ces joies n'étaient pas pour elle... au moins présentement.

Mais maintenant elle pouvait franchir ce seuil si elle voulait, puisque trois pièces blanches sonnaient dans sa main, et, très émue, elle le franchit.

— Vous désirez, mademoiselle? demanda une petite vieille d'une voix polie, avec un sourire affable.

Comme il y avait longtemps qu'on ne lui avait parlé avec cette douceur, elle s'affermir.

— Voulez-vous bien me dire, demanda-t-elle, combien vous vendez votre calicot... le moins cher?

— J'en ai à quarante centimes le mètre.

Perrine eut un soupir de soulagement.

— Voulez-vous m'en couper deux mètres?

— C'est qu'il n'est pas fameux à l'user, tandis que celui à soixante centimes...

— Celui à quarante centimes me suffit.

— Comme vous voudrez; ce que j'en disais, c'était pour vous renseigner; je n'aime pas les reproches.

— Je ne vous en ferai pas, madame.

La marchande avait pris la pièce du calicot à quarante

— C'est vrai qu'elle était bonne...

— Je vous crois.

— Pour moi qui n'en mange jamais, et ne mange non plus rien de chaud.

— Moi j'en mange tous les jours, mais ce n'est pas la même chose : est-ce drôle qu'il y ait de l'oseille dans les prairies, et des carottes et des salsifis !

— Et aussi du cresson, de la ciboulette, des mâches, des panais, des navets, des raiponces, des bettes et bien d'autres plantes bonnes à manger.

— Il faut savoir.

— Mon père m'avait appris à les connaître.

Rosalie garda le silence un moment d'un air réfléchi ; à la fin elle se décida.

— Voulez-vous que j'aille vous voir ?

— Avec plaisir si vous me promettez de ne dire à personne où je demeure.

— Je vous le promets.

— Alors quand voulez-vous venir ?

— J'irai dimanche chez une de mes tantes, à Saint-Pi-poy ; en revenant dans l'après-midi je peux m'arrêter.

A son tour Perrine eut un moment d'hésitation, puis, d'un air affable :

— Faites mieux, dînez avec moi.

En vrai paysanne qu'elle était, Rosalie s'enferma dans des réponses cérémonieuses, sans dire ni oui ni non ; mais il était facile de voir qu'elle avait une envie très vive d'accepter.

Perrine insista.

— Je vous assure que vous me ferez plaisir, je suis si isolée !

— C'est tout de même vrai.

— Alors c'est entendu ; mais apportez votre cuiller, car je n'aurai ni le temps ni le fer-blanc pour en fabriquer une seconde.

— J'apporterai aussi mon pain, n'est-ce pas ?

compris ceux-ci lorsqu'ils l'avaient prononcé ; puis, s'adressant au directeur :

— Vous voyez que les Aveline nous ont devancés ; nous n'avons donc pas de temps à perdre. Je vais télégraphier à Fabry de revenir au plus vite ; mais, en attendant, il nous faut décider ces gaillards-là à se mettre au travail. Demande-leur, petite, pourquoi ils se croisent les bras.

Elle traduit la question, à laquelle celui qui paraissait le chef fit une longue réponse.

— Eh bien ? demanda M. Vulfran.

— Ils répondent des choses très compliquées pour moi.

— Tâche cependant de me les expliquer.

— Ils disent que le plancher n'est pas assez solide pour porter leur machine, qui pèse cent vingt mille livres...

Elle s'interrompt pour interroger les ouvriers en anglais :

— *One hundred and twenty ?*

— *Yes.*

— C'est bien cent vingt mille livres, et que ce poids crèverait le plancher, la machine travaillant.

— Les poutres ont soixante centimètres de hauteur.

Elle transmet l'objection, écoute la réponse des ouvriers, et continua :

— Ils disent qu'ils ont vérifié l'horizontalité du plancher et qu'il a fléchi. Ils demandent qu'on fasse le calcul de résistance, ou qu'on place des étais sous le plancher.

— Le calcul, Fabry le fera à son retour ; les étais, on va les placer tout de suite. Dis-leur cela. Qu'ils se mettent donc au travail sans perdre une minute. On leur donnera tous les ouvriers dont ils peuvent avoir besoin : charpentiers, maçons. Ils n'auront qu'à demander en s'adressant à toi qui seras à leur disposition, n'ayant qu'à transmettre leurs demandes à M. Benoist.

Elle traduisit ces instructions aux ouvriers, qui parurent satisfaits quand elle dit qu'elle serait leur interprète.

— Tu vas donc rester ici, continua M. Vulfran ; on te donnera une fiche pour ta nourriture et ton logement à l'auberge, où tu n'auras rien à payer. Si l'on est content de toi, tu recevras une gratification au retour de M. Fabry.

père. J'allais près d'eux, parce que je n'ai personne à qui demander protection, mais sans savoir s'ils voudraient m'accueillir. Puisque je trouve à travailler ici, il me semble que le mieux pour moi est de rester ici. Que deviendrais-je si l'on me repoussait? Assurée de ne pas mourir de faim, j'ai très peur de courir de nouvelles aventures. Je ne m'y exposerais que si j'avais des chances de mon côté.

— Ces parents ne se sont-ils jamais occupés de toi?

— Jamais.

— Alors ta prudence peut être avisée; cependant, si tu ne veux pas courir l'aventure d'aller frapper à une porte qui reste fermée et te laisse dehors, pourquoi n'écrirais-tu pas, soit à tes parents, soit au maire ou au curé de ton village? Ils peuvent n'être pas en état de te recevoir; et alors tu restes ici où ta vie est assurée. Mais ils peuvent aussi être heureux de te recevoir à bras ouverts; alors tu trouves près d'eux une affection, des soins, un soutien qui te manqueront si tu restes ici; et il faut que tu saches que la vie est difficile pour une fille de ton âge qui est seule au monde... triste aussi.

— Oui, monsieur, bien triste, je le sais, je le sens tous les jours, et je vous assure que si je trouvais des bras ouverts, je m'y jetterais avec bonheur; mais s'ils restent aussi fermés pour moi qu'ils l'ont été pour mon père...

— Tes parents avaient-ils des griefs sérieux contre ton père, je veux dire légitimes par suite de fautes graves?

— Je ne peux pas penser que mon père, que j'ai connu si bon pour tous, si brave, si généreux, si tendre, si affectueux pour ma mère et pour moi, ait jamais rien fait de mal; mais enfin ses parents ne se sont pas fâchés contre lui et avec lui sans raisons sérieuses, il me semble.

— Évidemment, mais les griefs qu'ils pouvaient avoir contre lui, ils ne les ont pas contre toi; les fautes des pères ne retombent pas sur les enfants.

— Si cela pouvait être vrai!

ceux de la comptabilité et de la caisse, enfin vis-à-vis celui de Fabry, dans lequel des commis dessinaient debout devant de hautes tables inclinées.

N'ayant rien à faire et n'osant occuper la place de Bendit, Perrine s'assit à côté de cette porte, et, pour passer le temps, elle lut des dictionnaires qui étaient les seuls livres composant la bibliothèque de ce bureau. A vrai dire, elle en eût mieux aimé d'autres, mais il fallut bien qu'elle se contentât de ceux-là, qui lui firent paraître les heures longues.

Enfin la cloche sonna le déjeuner, et elle fut une des premières à sortir; mais en chemin, elle fut rejointe par Fabry et Mombleux, qui, comme elle, se rendaient chez mère Françoise.

— Eh bien, mademoiselle, vous voilà donc notre camarade, dit Mombleux, qui n'avait pas oublié son humiliation de Saint-Pipoy et voulait la faire payer à celle qui la lui avait infligée.

Elle fut un moment déconcertée par ces paroles dont elle sentit l'ironie, mais elle se remit vite.

— La vôtre, non, monsieur, dit-elle doucement, mais celle de Guillaume.

Le ton de cette réplique plut sans doute à l'ingénieur, car se tournant vers Perrine, il lui adressa un sourire qui était un encouragement en même temps qu'une approbation.

— Puisque vous remplacez Bendit, continua Mombleux, qui pour l'obstination n'était pas à moitié Picard.

— Dites que mademoiselle tient sa place, reprit Fabry.

— C'est la même chose.

— Pas du tout, car dans une dizaine, une quinzaine de jours, quand M. Bendit sera rétabli, il la reprendra cette place, ce qui ne serait pas arrivé, si mademoiselle ne s'était pas trouvée là pour la lui garder.

— Il me semble que vous de votre côté, moi du mien, nous avons contribué à la lui garder.

s'il n'avait point été aveugle, par toutes sortes de moyens qui suppléaient ses yeux voilés.

Ce jour-là, ils commencèrent la visite par Flexelles, qui est un gros village, où sont établis les ateliers du peignage du lin et du chanvre ; et, en arrivant dans l'usine, M. Vulfran, au lieu de se faire conduire au bureau du directeur, voulut entrer, appuyé sur l'épaule de Perrine, dans un immense hangar où l'on était en train d'emmagasiner des ballots de chanvre qu'on déchargeait des wagons qui les avaient apportés.

C'était la règle que partout où il allait, on ne devait pas se déranger pour le recevoir, ni jamais lui adresser la parole, à moins que ce ne fût pour lui répondre. Le travail continua donc comme s'il n'était pas là, un peu plus hâté seulement dans une régularité générale.

— Écoute bien ce que je vais t'expliquer, dit-il à Perrine, car je veux pour la première fois tenter l'expérience de voir par tes yeux en examinant quelques-uns de ces ballots qu'on décharge. Tu sais ce que c'est que la couleur argentine, n'est-ce pas ?

Elle hésita.

— Ou plutôt la couleur gris perle ?

— Gris perle, oui, monsieur.

— Bon. Tu sais aussi distinguer les différentes nuances du vert : le vert foncé, le vert clair, et aussi le gris brunâtre, le rouge ?

— Oui, monsieur, au moins à peu près.

→ A peu près suffit ; prends donc une petite poignée de chanvre à la première balle venue et regarde-la bien, de manière à me dire quelle est sa nuance.

Elle fit ce qui lui était commandé, et, après avoir bien examiné le chanvre, elle dit timidement :

— Rouge ; est-ce bien rouge ?

— Donne-moi ta poignée.

Il la porta à ses narines et la flaira :

stances, les malheurs de famille, la maladie, pouvaient, un jour ou l'autre, mettre le chef dans l'impossibilité de continuer à diriger les usines, on s'est arrangé pour se rendre indispensable, et s'imposer comme le seul qui fût de taille à porter ce fardeau écrasant. La meilleure méthode pour en arriver là n'était-elle pas de faire la conquête de celui qu'on espérait remplacer, en lui prouvant du matin au soir qu'on était d'une capacité, d'une force d'intelligence, d'une aptitude aux affaires au delà de l'ordinaire? De là le besoin de savoir à l'avance ce qu'a dit le chef, ce qu'il a fait, ce qu'il pense, de manière à être toujours en accord parfait avec lui, et même de paraître le devancer; si bien que quand on dit : « Je suppose que vous voudriez bien manger du veau aux carottes », la réponse obligée soit : « Parfaitement ».

De nouveau ils se mirent à rire, et pendant que Zénobie changeait les assiettes, pour le dessert, ils gardèrent un silence prudent; mais lorsqu'elle fut sortie, ils reprirent leur entretien comme s'ils n'admettaient pas que cette petite qui mangeait silencieusement dans son coin pût en deviner les dessous qu'ils brouillaient à dessein.

— Et si le disparu reparaissait? dit Mombieux.

— C'est ce que tout le monde doit souhaiter. Mais s'il ne reparait pas, c'est qu'il a de bonnes raisons pour ça, comme d'être mort, probablement.

— C'est égal, une pareille ambition chez ce bonhomme est raide tout de même, quand on sait ce qu'il est, et aussi ce qu'est la maison qu'il voudrait faire sienne.

— Si l'ambitieux se rendait un juste compte de la distance qui le sépare du but visé, le plus souvent il ne se mettrait pas en route. En tout cas, ne vous trompez pas sur notre bonhomme, qui est beaucoup plus fort que vous ne croyez, si l'on compare son point de départ à son point d'arrivée.

— Ce n'est pas lui qui a amené la disparition de celui dont il compte prendre la place.

dominait les rues du village et les routes blanches à travers les prairies vertes et les champs jaunes, elle vit se répandre la fourmilière noire des ouvriers, qui grouillant d'abord en un gros amas compact, ne tarda pas à se diviser en plusieurs courants, à se morceler à l'infini, et à ne former bientôt plus que des petits groupes qui eux-mêmes s'évanouirent promptement; la cloche du concierge sonna et la voiture de M. Vulfran monta l'allée circulaire au pas tranquille du vieux Coco.

Cependant elle ne quitta pas encore sa chambre, mais comme il le lui avait recommandé, elle fit sa toilette, en se livrant à une véritable débauche d'eau de Cologne aussi bien que de savon — d'un bon savon onctueux, mousseux, tout parfumé de fines odeurs — et ce fut seulement quand la pendule placée sur sa cheminée sonna huit heures qu'elle descendit.

Elle se demandait comment elle trouverait la salle à manger, mais elle n'eut pas à la chercher, un domestique en habit noir, qui se tenait dans le hall, la conduisit. Presque aussitôt M. Vulfran entra, personne ne le conduisait; elle remarqua qu'il suivait un chemin en coutil posé sur le tapis, ce qui permettait à ses pieds de le guider et de remplacer ses yeux — une corbeille d'orchidées, au parfum suave, occupait le milieu de la table, couverte d'une lourde argenterie ciselée et de cristaux taillés dont les facettes reflétaient les éclairs de la lumière électrique qui tombait du lustre.

Un moment elle se tint debout derrière sa chaise, ne sachant trop ce qu'elle devait faire; heureusement M. Vulfran lui vint en aide.

— Assieds-toi.

Aussitôt le service commença, et le domestique qui l'avait amenée posa une assiette de potage devant elle, tandis que Bastien en apportait une autre à son maître, celle-là pleine jusqu'au bord.

XXXIII



UELLE surprise, le lendemain matin, quand, en entrant dans le cabinet de leur oncle pour le dépouillement du courrier, les deux neveux, toujours en retard, virent Perrine installée à sa table comme si elle ne devait pas en démarrer.

Talouel s'était bien gardé de les prévenir, mais il s'était arrangé de façon à se trouver là quand ils arriveraient, et à se « payer leur tête ».

Elle fut tout à fait drôle et, par là, réjouissante pour lui ; car s'il était furieux de l'intrusion de cette mendiante, qui du jour au lendemain, sans protection, sans rien pour elle, s'imposait à la faiblesse sénile d'un vieillard, au moins était-ce une compensation de voir que les neveux éprouvaient une fureur égale à la sienne. Qu'ils étaient donc amusants en jetant sur elle des regards impatients dans lesquels il y avait autant de colère que de surprise ! Évidemment, ils ne comprenaient rien à sa présence dans ce cabinet sacré, où eux-mêmes ne restaient que juste le temps nécessaire pour écouter les explications que leur

narration sur Maraucourt ; en vingt lignes, ou cent lignes, me dire ce qu'était le pays, comment elle le voyait. En moins d'une heure, au courant de la plume, sans chercher ses mots, elle m'a écrit quatre grandes pages vraiment extraordinaires : tout s'y trouve réuni, le village lui-même, les usines, le paysage général, l'ensemble aussi bien que le détail. Il y a une page sur les entailles avec leur végétation, leurs oiseaux et leurs poissons, leur aspect dans les vapeurs du matin et l'air pur du soir, que j'aurais cru copiée dans un bon auteur, si je ne l'avais vu écrire. Par malheur, la calligraphie et l'orthographe sont ce que je vous ai dit ; mais qu'importe ! c'est une affaire de quelques mois de leçons, tandis que toutes les leçons du monde ne lui apprendraient pas à écrire, si elle n'avait pas reçu le don de voir et de sentir, et aussi de rendre ce qu'elle voit et ce qu'elle sent. Si vous en avez le loisir, faites-vous lire cette page sur les entailles, elle vous prouvera que je n'exagère pas.

Alors, M. Vulfran, que cette appréciation avait mis en belle humeur, car elle calmait les objections qui lui étaient venues sur son prompt engouement pour cette petite, raconta à M^{lle} Belhomme comment Perrine avait habité une aumuche dans l'une de ces entailles, et comment avec rien, si ce n'est ce qu'elle trouvait sous sa main, elle avait su se fabriquer des espadrilles, et toute une batterie de cuisine dans laquelle elle avait préparé un dîner complet, fourni par l'entaille elle-même, ses oiseaux, ses poissons, ses fleurs, ses herbes, ses fruits.

Le large visage de M^{lle} Belhomme s'était épanoui pendant ce récit, qui sans aucun doute l'intéressait ; puis quand M. Vulfran avait cessé de parler, elle avait gardé elle-même le silence, réfléchissant.

— Ne trouvez-vous pas, dit-elle enfin, que savoir créer ce qui est nécessaire à ses besoins est une qualité maîtresse, enviable entre toutes ?

— Assurément, et c'est cela même qui m'a tout d'abord

XXXIV



ES conseils, donnés avec une bienveillance amicale, n'étaient pas pour rassurer Perrine, déjà inquiète de la venue de M^{me} Bretonneux. Et cependant, si sincères qu'ils fussent, ils atténuaient la vérité plutôt qu'ils ne l'exagéraient, car précisément parce que M^{lle} Belhomme était physiquement d'une exagération malheureuse, moralement elle était d'une réserve excessive, ne se mettant jamais en avant, ne disant que la moitié des choses, les indiquant, ne les appuyant pas, pratiquant en tout les préceptes qu'elle venait de donner à Perrine et qui étaient les siens mêmes.

En réalité, la situation était encore beaucoup plus difficile que ne le disait M^{lle} Belhomme, et cela aussi bien par suite des convoitises qui s'agitaient autour de M. Vulfran, que par le fait des caractères des deux mères qui avaient engagé la lutte pour que leur fils héritât seul, un jour ou l'autre, des usines de Marauçourt, et d'une fortune qui s'élevait, disait-on, à plus de cent millions.

L'une, M^{me} Stanislas Paindavoine, femme du frère

elles faisaient hausser les épaules. Si le patron parlait du retour de son fils, on pouvait avoir foi en lui; il n'était pas homme à s'emballer, le patron.

— En affaires, oui; mais en sentiment; ce n'est pas l'industriel qui parle, c'est le père.

A chaque instant, M. Vulfran s'entretenait avec Perrine de ses espérances.

— Ce n'est plus qu'une affaire de temps. La Bosnie, ce n'est pas l'Inde, une mer dans laquelle on disparaît; si nous avons des nouvelles certaines pour le mois de novembre, elles nous mettront sur une piste qu'il sera facile de suivre.

Et il avait voulu que Perrine prit dans la bibliothèque les livres qui parlaient de Bosnie, cherchant en eux, sans y trouver une explication satisfaisante, ce que son fils était venu faire dans ce pays sauvage, au climat rude, où il n'y a ni commerce ni industrie.

— Peut-être s'y trouvait-il simplement en passant, dit Perrine.

— Sans doute, et c'est un indice de plus pour prouver son prochain retour; de plus, s'il était là de passage, il semble, vraisemblablement, qu'il n'était pas accompagné de sa femme et de sa fille, car la Bosnie n'est pas un pays pour les touristes; donc il y aurait séparation entre eux.

Comme elle ne répondait rien, malgré l'envie qu'elle en avait, il s'en fâcha.

— Tu ne dis rien.

— C'est que je n'ose pas ne pas être d'accord avec vous.

— Tu sais bien que je veux que tu me dises tout ce que tu penses.

— Vous le voulez pour certaines choses, vous ne le voulez pas pour d'autres. Ne m'avez-vous pas défendu d'aborder jamais ce qui se rapporte à... cette jeune fille? Je ne veux pas m'exposer à vous fâcher.

Comme ce n'était pas la première fois que le banquier venait à Maraucourt, il n'eut pas de peine à trouver le cabinet de M. Vulfran, et, arrivé à sa porte, il s'arrêta un moment pour se préparer.

Il n'avait pas encore frappé, qu'une voix, celle de M. Vulfran, cria :

— Entrez!

Il n'y avait plus à différer, il entra en s'annonçant.

— Bonjour, monsieur Vulfran.

— Comment, c'est vous! à Maraucourt!

— Oui, j'avais affaire ce matin à Picquigny; alors j'ai poussé jusqu'ici pour vous apporter des nouvelles de Serajevo.

Perrine assise à sa table n'avait pas besoin que ce nom fût prononcé pour savoir qui venait d'entrer: elle resta pétrifiée.

— Eh bien? demanda M. Vulfran d'une voix impatiente.

— Elles ne sont pas ce que vous deviez espérer, ce que nous espérions tous.

— Notre homme a voulu nous escroquer les quarante livres?

— Il semble que ce soit un honnête homme.

— Il ne sait rien?

— Ses renseignements ne sont que trop authentiques.. malheureusement.

— Malheureusement?

C'était la première parole de doute que M. Vulfran prononçait.

Il s'établit un silence, et sur la physionomie de M. Vulfran qui s'assombrissait, il fut facile de voir par quels sentiments il passait: la surprise, l'inquiétude.

— Alors on n'a plus de nouvelles d'Edmond depuis le mois de novembre? dit-il.

— On n'en a plus.

— Mais quelles nouvelles a-t-on eues à cette époque?

mais M. Ruchon voudrait voir monsieur se remettre au travail.

M^{lle} Belhomme était moins brève, et quand, en venant au château donner sa leçon, elle avait bavardé avec le médecin, elle répétait volontiers à son élève ce que celui-ci avait dit, ce qui, d'ailleurs, se résumait en un mot, toujours le même :

— Il faudrait une secousse, quelque chose qui remonterait la mécanique morale arrêtée, mais dont le grand ressort ne paraît cependant pas cassé.

Pendant longtemps on l'avait redoutée cette secousse, et c'était même la crainte qu'elle se produisit inopinément, qui, plusieurs fois, avait retardé l'opération de la cataracte, que l'état général semblait permettre. Mais maintenant on la désirait. Qu'elle se produisit, que M. Vulfran, sous son impression, reprit intérêt à ses affaires, au travail, à tout ce qui était sa vie, et dans un avenir, prochain peut-être, on pourrait sans doute la tenter avec des chances de réussite, alors surtout qu'on n'aurait pas à redouter les violentes émotions d'un retour ou d'une mort, qu'au point de vue spécial de l'opération on pouvait également redouter.

Mais comment la provoquer ?

C'était ce qu'on se demandait sans trouver de réponse à cette question, tant il semblait détaché de tout, au point de ne recevoir ni Talouel ni ses neveux, pendant qu'il avait gardé la chambre, et d'avoir toujours fait répondre par Bastien, à Talouel, qui, respectueusement, venait à l'ordre deux fois par jour, le matin et le soir :

— Décidez pour le mieux.

Et quand, quittant le lit, il était revenu aux bureaux, à peine s'était-il fait rendre compte de ce qu'avait décidé Talouel, trop habile, trop adroit et trop prudent d'ailleurs, pour prendre aucune mesure que le patron n'eût pas prise lui-même.

Comme tous les aveugles, M. Vulfran savait se reconnaître la nuit, et, depuis leur sortie du château, il avait suivi son chemin comme avec ses yeux.

— Nous voilà devant Françoise, dit-il à un certain moment.

— C'est justement chez elle que nous allons. Maintenant, si vous le voulez bien, nous ne parlerons pas. Par la main, je vous guiderai. Je vous préviens cependant que nous aurons un escalier à monter, il est facile et droit ; au haut de cet escalier, j'ouvrirai une porte, et nous entrerons ; nous ne resterons là que ce que vous voudrez rester, une minute ou deux.

— Que veux-tu que je voie, puisque je ne vois pas ?

— Vous n'avez pas besoin de voir.

— Alors, pourquoi venir ?

— Pour être venu. J'oubliais de vous dire qu'il importe peu que nous fassions du bruit en marchant.

Les choses s'arrangèrent comme elle avait dit, et en arrivant dans la cour intérieure, un éclair lui montra l'entrée de l'escalier. Ils montèrent, et Perrine, ouvrant la porte dont elle avait parlé, attira doucement M. Vulfran et referma la porte.

Alors ils se trouvèrent enveloppés d'un air chaud, âcre, suffocant.

Une voie empâtée dit :

— Qu'est-ce qui est là ?

Une pression de main avertit M. Vulfran de ne pas répondre.

La même voix continua :

— Couche-té don, la Noyelle.

Cette fois ce fut la main de M. Vulfran qui dit à Perrine qu'il voulait sortir.

Elle rouvrit la porte, et ils redescendirent, tandis qu'un murmure de voix les accompagnait.

Ce fut seulement dans la rue que M. Vulfran prit la parole.

